

13^e dimanche du temps ordinaire

Lecture du livre de la Sagesse (1, 13-15 ; 2, 23-24)

Dieu n'a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de voir mourir les êtres vivants. Il a créé toutes choses pour qu'elles subsistent ; ce qui naît dans le monde est bienfaisant, et l'on n'y trouve pas le poison qui fait mourir.

La puissance de la mort ne règne pas sur la terre, car la justice est immortelle.

Dieu a créé l'homme pour une existence impérissable, il a fait de lui une image de ce qu'il est en lui-même. La mort est entrée dans le monde par la jalousie du démon, et ceux qui se rangent dans son parti en font l'expérience.

Psaume 29 [30]

Quand j'ai crié vers toi, Seigneur,
mon Dieu, tu m'as guéri ;
Seigneur, tu m'as fait remonter de l'abîme
et revivre quand je descendais à la fosse.

Fêtez le Seigneur, vous, ses fidèles,
rendez grâce en rappelant son nom très saint.
Sa colère ne dure qu'un instant,
sa bonté toute la vie.

Avec le soir viennent les larmes,
mais au matin, les cris de joie !
Tu as changé mon deuil en une danse,
mes habits funèbres en parure de joie !

Que mon cœur ne se taise pas,
qu'il soit en fête pour toi ;
et que sans fin, Seigneur, mon Dieu,
je te rende grâce !

Lecture de la seconde lettre de saint Paul Apôtre aux Corinthiens (8, 7-9. 13-15)

Frères, puisque vous avez reçu largement tous les dons : la foi, la Parole et la connaissance de Dieu, cette ardeur et cet amour que vous tenez de nous, que votre geste de générosité soit large, lui aussi. Vous connaissez en effet la générosité de notre Seigneur Jésus Christ : lui qui est riche, il est devenu pauvre à cause de vous, pour que vous deveniez riches par sa pauvreté. Il ne s'agit pas de vous mettre dans la gêne en soulageant les autres, il s'agit d'égalité. En cette occasion, ce que vous avez en trop compensera ce qu'ils ont en moins, pour qu'un jour ce qu'ils auront en trop compense ce que vous aurez en moins et cela fera l'égalité, comme dit l'Écriture à propos de la manne : Celui qui en avait ramassé beaucoup n'a rien eu de plus, et celui qui en avait ramassé peu n'a manqué de rien.

Évangile : Mc 5, 21-43

Jésus regagna en barque l'autre rive, et une grande foule s'assembla autour de lui. Il était au bord de la mer.

Arrive un des chefs de synagogue, nommé Jaïre. Voyant Jésus, il tombe à ses pieds et le supplie instamment : « Ma fille, encore si jeune, est à la dernière extrémité. Viens lui imposer les mains pour qu'elle soit sauvée et qu'elle vive. » Jésus partit avec lui, et la foule qui le suivait était si nombreuse qu'elle l'écrasait.

Or, une femme, qui avait des pertes de sang depuis douze ans... – elle avait beaucoup souffert du traitement de nombreux médecins, et elle avait dépensé tous ses biens sans avoir la moindre amélioration ; au contraire, son état avait plutôt empiré –... cette femme donc, ayant appris ce qu'on disait de Jésus, vint par-derrrière dans la foule et toucha son vêtement.

Elle se disait en effet : « Si je parviens à toucher seulement son vêtement, je serai sauvée. » À l'instant, l'hémorragie s'arrêta, et elle ressentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal. Aussitôt Jésus se rendit compte qu'une force était sortie de lui. Il se retourna dans la foule, et il demandait : « Qui a touché mes vêtements ? » Ses disciples lui répondirent : « Tu vois bien la foule qui t'écrase, et tu demandes : "Qui m'a touché ?" » Mais lui regardait tout autour pour voir celle qui avait fait cela.

Alors la femme, saisie de crainte et toute tremblante, sachant ce qui lui était arrivé, vint se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité. Jésus lui dit alors : « Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix et sois guérie de ton mal. » Comme il parlait encore, des gens arrivent de la maison de Jaïre, le chef de synagogue, pour dire à celui-ci : « Ta fille vient de mourir. À quoi bon déranger encore le Maître ? » Jésus, surprenant ces mots, dit au chef de synagogue : « Ne crains pas, crois seulement. »

Il ne laissa personne l'accompagner, sauf Pierre, Jacques, et Jean, le frère de Jacques. Ils arrivent à la maison du chef de synagogue. Jésus voit l'agitation, et des gens qui pleurent et poussent de grands cris. Il entre et leur dit : « Pourquoi cette agitation et ces pleurs ? L'enfant n'est pas morte : elle dort. » Mais on se moquait de lui.

Alors il met tout le monde dehors, prend avec lui le père et la mère de l'enfant, et ceux qui étaient avec lui ; puis il pénètre là où reposait l'enfant. Il saisit la main de l'enfant, et lui dit : « Talitha koum », ce qui signifie : « Jeune fille, je te le dis, lève-toi ! »

Aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher – elle avait en effet douze ans. Ils furent frappés d'une grande stupeur. Et Jésus leur ordonna fermement de ne le faire savoir à personne ; puis il leur dit de la faire manger.

Homélie

Voilà un de ces récits évangéliques que nous entendons régulièrement mais qui peut légitimement nous laisser perplexes.

Pourquoi cette composition tarabiscotée ? Pourquoi Marc s'amuse-t-il ainsi à mélanger deux récits de guérison, l'un dans l'autre, alors que les deux affaires ne sont pas identiques ?

On se croirait presque dans une de ces discussions de comptoir où les événements nous reviennent en mémoire de façon un peu désordonnée, où tout à coup une idée en appelle une autre.

Évidemment, il y a des choses qu'on peut supporter quand on est dans une rencontre inopinée avec l'ami croisé sur le boulevard et qu'on en profite pour lui raconter la dernière. Mais quand on est un évangéliste, chargé de transmettre « l'Évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu » (Mc 1, 1, la première ligne du texte !), on ne devrait pas s'autoriser ce genre de facilités. C'est comme cette manie qu'a Marc de truffier ses récits de « aussitôt » : « Aussitôt la source d'où elle perdait le sang fut tarie ; aussitôt la fillette se leva et elle marchait ; tandis qu'il parlait encore, arrivent de chez le chef de synagogue des gens qui disent ». Aussitôt, aussitôt, Marc n'a que ce mot à la bouche. Tout ça ne fait pas très soigné.

Alors quand on compare les évangiles aux écrits des grands poètes de l'antiquité, ce n'est vraiment pas à l'avantage des premiers.

À moins que... à moins que cette façon d'écrire ne fasse écho très précisément à ce qui est en train de se passer : Jésus est au milieu d'une foule, il est pressé de tous côtés. On a presque l'impression d'entendre les cris et les protestations de ceux dont on écrase les orteils. Dans ces cas-là comment voulez-vous que les choses s'énoncent comme dans un de ces salons littéraires bien policés où personne ne hausse le ton, où chacun tourne très soigneusement la

langue dans sa bouche avant d'ouvrir le bec. Parce qu'entre gens de bonne compagnie, il faut éviter de passer pour un imbécile, honte suprême qui vaudrait au maladroit de ne plus être convié aux rencontres de beaux esprits.

Après tout, un salon de gens bien élevés, ça peut être un endroit où tout le monde est très posé, mais ce calme ne résout pas magiquement notre éternel problème de violence entre humains. On y exécute souvent son prochain en quelques formules bien lissées, sans souillures, au moins en apparences.

Ici, nous ne sommes pas dans une assemblée de gens distingués. Nous sommes propulsés dans le flot de la vie, au bord des eaux de ce lac, dont l'agitation imprévisible – Jésus vient d'y échapper – nous rappelle que ce qui est mouvant est dangereux. Ça pousse et ça tire en tous sens et chacun doit faire ce qu'il peut pour s'en sortir. Le mieux est encore de suivre le sens du flot, de se laisser porter sans trop de résistance jusqu'au moment où on trouve un coin tranquille pour reprendre souffle.

Mais justement, au milieu de cette foule Jésus est à l'aise. Il trouve le moyen d'y faire deux très belles rencontres.

Il y a tout d'abord ce monsieur Jaïre, chef de synagogue. Il a une fille et il y tient. Elle vient d'avoir douze ans, c'est à dire un âge où on va pouvoir envisager de la marier. Entre parenthèses, cela n'a rien de barbare, j'ai le souvenir très précis d'un gynécologue expliquant que l'âge de 15 ans est physiologiquement le plus adapté pour porter un enfant.

Alors voilà donc cette jeune fille au moment où sa fécondité va éclore. Et c'est l'âge où la mort vient la prendre. Difficile de trouver une figure plus forte de ces malheurs qui s'abattent sur nous pauvres humains.

Son père est désemparé, on le comprend.

Et lui, le chef de synagogue, il ose cette chose honteuse. Il s'adresse à ce Jésus qui n'en est qu'au début de sa carrière mais dont les scribes de Jérusalem ont déjà repéré qu'il fait toutes sortes de choses interdites. Ils se sont même déjà alliés avec les nervis du pouvoir romain pour le perdre. Eh oui ! Un père qui s'inquiète pour ses enfants est capable de faire des choses improbables, d'envoyer balader le qu'en-dira-t-on, les convenances et toute cette armature lourdingue d'obligations qui sont supposées encadrer la vie des gens comme il faut.

En faisant cela, Jaïre risque gros. Il va se faire repérer, et on ne lui pardonnera certainement pas cette compromission. Oui, mais il s'adresse à un homme qui, on vient de le voir, n'a pas eu peur de traverser le lac. D'aller de l'autre bord. Comme Abraham qui avait foi en Dieu, lui aussi, Jaïre, ose se lancer, et d'une certaine façon, lui aussi il passe sur l'autre rive.

Être un père, serait-ce cela ? Veiller sur une vie et tout laisser tomber pour la sauver ? Quitte à déborder un peu de ce qui est convenable ? Quitte à tout risquer ? Peut-être faut-il s'en souvenir quand nous parlons de Dieu comme d'un Père.

Et puis il y a cette femme. Même la thérapeutique est impuissante à la soulager. Et pourtant, tout le monde le sait, les médecins sont la crème des gens habiles ! Alors s'ils sont impuissants eux aussi, cela veut vraiment dire que personne ne peut plus rien. Il n'y a plus qu'à se résigner, plus qu'à renoncer à l'espoir de transmettre encore la vie. C'est cuit. Autant conserver les quelques avantages qui restent sans prendre de nouveaux risques.

Or, précisément, la voilà qui fait une chose insensée. Elle va se mêler à la foule et elle cherche à toucher le maître car elle aussi elle a compris que celui-là ne raconte pas d'histoires. Il peut vraiment faire quelque chose. Elle le sait, elle croit. Elle prend donc ce risque stupéfiant d'aller poser la main sur lui. Elle, une femme que son saignement rend impure, qui ne peut manquer de souiller tout ceux avec qui elle sera en contact, elle se jette dans une foule pour faire ça. Cette histoire peut très mal finir : si de braves gens se découvrent contaminés, ils ne manqueront pas de le lui faire payer. Très cher, même.

Et voilà comment un homme et une femme se retrouvent l'un après l'autre dans la même posture, prosternés aux pieds de Jésus, reconnaissant simplement leur misère, leur douleur,

tout ce mal contre lequel ils sont impuissants. Et ils ne se contentent pas de la résignation ordinaire, celle qui cherche une faute cachée pour expliquer le malheur. Ils arrivent avec leur attente d'une guérison. Ils y croient. Douze ans d'espérance brutalement fauchée pour l'un, douze ans de chagrin pour l'autre. Tout le malheur des hommes est remis à Jésus avec cette force brute et un peu sauvage, cette espèce de violence interne des gens qui ne veulent pas se résigner simplement et qui entendent au fond d'eux-mêmes un appel à vivre debout.

Mais Jésus, ici ne se prétend même pas détenteur d'une puissance discrétionnaire. S'il sent qu'une force est sortie de lui, c'est bien qu'il a conscience d'être lui-même conduit. Et il nous apprend que, décidément, un Fils peut tout attendre de Celui qui l'a engendré.

Et il ne s'agit pas non plus de dispenser une vitalité brute, anonyme, une espèce de vibration primordiale un peu mystérieuse, même pas une énergie positive comme on en cultive le fantasme aujourd'hui.

Jésus veut savoir à qui il a affaire, il interroge, il cherche des interlocuteurs, des gens qui parlent, des gens dont la foi se dit et se répète. C'est à dire de vrais humains puisque l'homme est d'abord cet être qui parle.

Nous émergeons du grouillement de la vie, de ce dynamisme sauvage qui peut toujours basculer d'un côté ou de l'autre de la violence. Mais nous en émergeons en articulant cette parole juste dans laquelle nous en appelons à Dieu. Il ne s'agit plus de nous donner des airs, de nous faire passer pour des gens habiles et futés, il s'agit de reconnaître devant le Seigneur à la fois notre misère et notre confiance. De le dire et le redire. C'est cela le service de la fécondité où doivent se rencontrer le monde humain et le monde divin.

Alors, aujourd'hui, nous aussi, nous sommes appelés à la rencontre. Inutile d'avoir peur de notre misère au moment de confesser notre foi. Elle est notre meilleur passeport.

f. Bruno Demoures, N.-D. de Tamié, 1^{er} juillet 2018.